



Olivier
MOINARD

La Dupe

COLLECTION THÉÂTRE



Editions
Stellamaris



Éditions
Stellamaris

1, rue Louis Veillot, 29200 BREST
editionsstellamaris@stellamarispoemes.com

LA DUPE

N° ISBN 978-2-36868-796-3
Dépôt SACD 2020
Dépôt légal 4^{er} trimestre 2022

Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

LA DUPE
ou L'affaire du collier de la reine

Comédie dramatique en 4 actes

Olivier Moinard

PERSONNAGES :

1. **Jeanne de la Motte-Valois** : Descendante de Henry II de Valois, intrigante à la cour de France.
2. **Le cardinal Louis de Rhoan** : Cardinal de Strasbourg et Grand Aumônier de France.
3. **Nicolas de la Motte** : Époux de Jeanne.
4. **Rétaux de Villette** : Amant de Jeanne et ami de Nicolas.
5. **L'abbé Georgel** : Vicaire général et secrétaire du cardinal de Rohan.
6. **Cagliostro** : Mage, magnétiseur.
7. **Nicole Leguay** : Grisette, sosie de la Reine.
8. **Böhmer** : Bijoutier du Roi.
9. **Un prêtre** (*Possibilité de le faire en voix off.*)
10. **Rosalie** : Servante de Jeanne de la Motte-Valois (*En voix off*)
11. **Un geôlier** (*En voix off*)

(La scène se déroule à Strasbourg, à Paris et à Versailles)

ACTE 1

SCÈNE 1

(Strasbourg, au palais des Rohans. Le cardinal est en compagnie d'une femme. On entend frapper à la porte)

Le cardinal — Qu'est-ce que c'est, encore ?

L'abbé — (*Derrière la porte*) Votre Éminence ! J'aurais besoin de votre signature, c'est urgent !

Le cardinal — Urgent ? Voilà bien le drame de ma vie, tout est urgent. Madame ! Vous voudrez bien m'excuser, les affaires m'appellent. Passez par la porte dérobée ; je ne tiens pas à ce que l'abbé tombe nez à nez avec vous, il est tellement rabat-joie. Oui, oui ! Je m'occupe de la situation de votre mari, promis ! À bientôt, ma chère ! (*Ils s'embrassent et la femme disparaît.*) Entrez ! (*Entre l'abbé*) Décidément, l'abbé, vous avez un talent fou pour me compliquer la vie.

L'abbé — Une vie dissolue, monseigneur ! Pour un cardinal, il n'est pas correct de...

Le cardinal — De quoi parlez-vous ?

L'abbé — Je parle de tous ces équipages qui se succèdent, chaque jour, aux portes du palais ; toutes ces femmes qui vous rendent visite alimentent les ragots.

Le cardinal — Ce ne sont pas des femmes, l'abbé, c'est un réseau de relations. Vous ne jouez pas aux échecs ?

L'abbé — Jolie métaphore, si l'on considère que des personnes puissent être des pions ! Je me permets de vous interpeller à ce sujet, car les pires rumeurs circulent sur vous et elles sont arrivées jusqu'aux oreilles de la Reine qui se félicite de pouvoir nourrir sa haine à votre égard.

Le cardinal — Une haine tenace, à mon grand regret. Je ne sais plus quoi faire pour attirer son attention et lui être agréable. Elle refuse de me rencontrer. Elle ignore mes courriers et feint de ne pas me voir lors des grandes réceptions. Elle fait comme si je n'existais pas ; et, pour couronner le tout, le Roi s'est rangé derrière son avis. Il est d'une froideur avec moi... !

L'abbé — Les temps sont à la retenue, Votre Éminence. Je sais que votre famille compte parmi les plus puissantes du royaume, mais une extrême vigilance s'impose. Le pouvoir absolu de la monarchie est outrageusement contesté dans la population. Des idées nouvelles circulent et le possible avènement d'une République alimente les conversations dans les salons.

Le cardinal — Une république ? Vous perdez la raison !

L'abbé — Des pamphlets et des dessins dégradants qui dépeignent la noblesse comme étant une sangsue qui se nourrit du labeur des pauvres gens s'échangent dans les rues au vu et au su de tous. La population est très remontée contre Louis XVI qui dépense des sommes astronomiques pour satisfaire les caprices de la reine. Il vient de lui acheter le château de Saint-Cloud, alors que les caisses de l'État sont vides.

Le cardinal — Pas si vide que ça, apparemment.

L'abbé — Quant à vous, Éminence, en tant que cardinal, vous devriez vous méfier du pouvoir qu'ont les femmes sur les bonnes âmes, elles peuvent corrompre même les plus nobles. Un jour, vous pourriez vous en mordre les doigts.

Le cardinal — Décidément l'abbé, vous êtes un puits sans fond de discours plus ennuyeux les uns que les autres. Je retrouve bien là votre côté jésuite ;

au moins, vous savez compter, c'est déjà ça !
C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je vous ai pris à mon service comme secrétaire.

L'abbé — Ad majorem Dei gloriam !

Le cardinal — Oui ! Pour la plus grande gloire de Dieu. Mais vous, qui faites partie de cet ordre qui se targue d'être passé maître dans l'art de la casuistique, vous devriez comprendre facilement que les choses ne sont jamais si simples qu'elles le paraissent. Vous endosseriez, ne serait-ce, qu'un dixième des responsabilités qui incombent à mon rang, vous comprendriez mieux les enjeux qui s'imposent à moi. N'ai-je pas le droit pour évacuer toute cette pression d'avoir des distractions et de prendre un peu de bon temps dans cette triste vie ?

L'abbé — Je n'en suis que trop conscient, malheureusement. Je vois bien que le prestige de votre nom et l'étiquette que vous devez préserver obligent votre vertu à faire des concessions en exposant parfois votre honneur à la médisance et à la vindicte.

Le cardinal — C'est le lot des grands de ce monde, mon cher ! Nous ne sommes pas maîtres de notre destin. Ce sont les événements qui nous dictent notre conduite. Je savais que derrière cet apparent vernis d'austérité se cachait un être doué de sagesse. Vous comprenez que je ne puis me soustraire à mes obligations et que je suis contraint d'être à la hauteur des espérances de ma famille. Les Rohan m'ont poussé pour que je sois un grand homme d'Église ; avec le souhait que je devienne un jour un homme d'État.

L'abbé — Vous y arriverez !

Le cardinal — Malheureusement, pour devenir Premier ministre, à l'instar de mes illustres

prédécesseurs, Richelieu et Mazarin, il faudrait que je trouve grâce aux yeux de la Reine ; et je vois ce doux rêve s'éloigner au fur et à mesure que les années passent.

L'abbé — C'est la raison pour laquelle je vous mets en garde ; il serait bon de ne pas alimenter les commérages et donner prise à ceux qui cherchent à vous nuire. Freinez votre train de vie et restreignez vos relations féminines, un tant soit peu, de manière à éteindre le brasier des rumeurs !

Le cardinal — Freiner mon train de vie, ça, c'est impossible, mon rang me l'interdit ! Pour ce qui est du superflu, je tâcherai de m'assagir, le temps que les têtes chaudes se refroidissent...

(Entre Cagliostro)

Cagliostro — Mon prince ! Je viens vers vous pour réclamer justice. Il est inacceptable que cette affaire reste impunie !

Le cardinal — Mon divin ! Que se passe-t-il ? Quelle affaire ?

L'abbé — Vous pourriez vous faire annoncer, nous étions en conversation privée.

Cagliostro — “Ma che” ? Quelle conversation ? Santa Madre di dio ! Il n'y a pas de secrets ici pour le comte Alexandre de Cagliostro. Vous pouvez disposer, j'ai à parler à votre maître !

Le cardinal — Nous avons fini, l'abbé ?

L'abbé — Oui, Éminence !

Le cardinal — Alors, laissez-nous, à présent.

L'abbé — Bien, Éminence ! *(Il sort.)*

Cagliostro — Il faut que vous interveniez ! Je suis en conflit avec ce nabot d'Ostertag de l'académie de médecine. Il a commis un mémoire-

pamphlet sur moi, m'injuriant à chaque page. Je l'ai rencontré devant la pharmacie Hecht et il a osé m'invectiver en pointant son petit doigt inquisiteur vers moi. Cet être insignifiant, qui dégage une odeur nauséabonde de mort, prétend que je suis un danger pour la médecine. Il affirme avec véhémence que les remèdes que j'ai utilisés pour sauver la femme Geobel et son enfant lors de l'accouchement sont des poisons insidieux qui ne peuvent avoir à long terme que des effets néfastes sur la santé du patient. Est-ce possible d'entendre de telles inepties ? Je salue la femme et l'enfant, je réussis là où il a échoué, lui, le grand maître-accoucheur de Strasbourg, et il m'accuse publiquement d'être un danger, moi, Cagliostro ? Comment peut-on traîner sur son dos, comme un âne bâté, un tel cortège de mauvaise foi et le brandir comme l'étendard de la vérité ?

Le cardinal — Mon divin, que voulez-vous que je fasse ? C'est un pont de l'académie de médecine !

Cagliostro — Faites-le taire ! Il est en train de ruiner ma réputation et ma carrière. Faites-le révoquer, vous êtes le maître à Strasbourg ! Je ne peux pas me concentrer sur l'étude de la pierre philosophale si j'ai un roquet qui me mord les chevilles en permanence. Mes travaux avancent à grands pas, je serais bientôt en mesure de vous fournir beaucoup d'or, grâce à la transmutation du plomb.

Le cardinal — Beaucoup d'or ?

Cagliostro — Oui ! Je touche au but ; mais il me faut du calme et de la sérénité. J'ai déjà obtenu quelques résultats significatifs.

Le cardinal — Vous avez réussi à transformer du plomb en or ?

Cagliostro — Pas encore, mais les humeurs du métal se métamorphosent, elles prennent une teinte brun orangé.

Le cardinal — Orangé ? C'est bon signe, ça ! Nous sommes proches de la couleur de l'or.

Cagliostro — Plus brun qu'orangé à vrai dire, en tout cas, pour le moment.

Le cardinal — Ah ?

Cagliostro — Mais il y a de l'orangé, je vous le certifie ! C'est la preuve que les ingrédients que j'ai ajoutés à la matière en fusion sont efficaces pour la transmutation... mais j'ai besoin de tranquillité !

Le cardinal — Je suis tellement impatient de voir ça... J'en ai des frissons ! Vous aurez tout le calme que vous désirez, soyez-en certain ! Je ferais le nécessaire pour Ostertag !... Vos appartements dans mon palais, vous satisfont-ils ?

Cagliostro — Magnifico !

Le cardinal — Les repas y sont-ils à votre goût ?

Cagliostro — Perfetto, perfetto ! Tutto perfetto !

Le cardinal — Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez surtout pas !

Cagliostro — Grazié mille, mon prince ! Je dois à présent me rendre aux hospices pour soigner les malades qui n'ont pas la chance de pouvoir se payer les services d'un médecin.

Le cardinal — C'est tout à votre honneur. Vous êtes un seigneur et un grand prophète, mon cher comte ! Faites vos bonnes œuvres, mon divin, faites ! Dieu vous le rendra !

(Cagliostro sort.)

SCÈNE 2

(L'appartement de Jeanne à Paris. Entre Jeanne, puis Rétaux)

Rétaux — J'arrive de Versailles.

Jeanne — Donc, tu es déjà au courant ?

Rétaux — Je le suis ! Ton coup d'éclat a fait grand bruit, on ne parle que de ça à la cour ! Même le Roi l'a appris.

Jeanne — Je n'ai pourtant rien fait de spectaculaire, je me suis évanouie au pied de la Reine.

Rétaux — Sacré culot ! Je ne sais pas si j'aurais osé.

Jeanne — Ça a payé, elle m'a offert ce pendentif !

Rétaux — Joli ! Qu'est-ce que ça présage ?

Jeanne — Une certaine forme de notoriété, je suppose, et un accès libre à certaines parties du château, je présume, rien de plus !

Rétaux — Oui, ce n'est pas encore la gloire.

Jeanne — Après avoir feint l'évanouissement, je lui ai tendu mon placet. Elle m'a demandé ce que cela signifiait. Je lui ai répondu qu'il s'agissait de mon arbre généalogique, qui atteste que je suis une descendante de Henri II de Valois. Madame de Polignac, qui était là, m'a ri au nez ; elle a prétendu que je faisais tout cela pour obtenir une pension et que je me ridiculisais en mendiant les faveurs de la Reine.

Rétaux — Elle n'a pas tort, tu as fait cela pour obtenir une pension ?

Jeanne — Je lui ai répondu que je n'avais rien mangé depuis trois jours et que je faisais cela pour le prestige des Valois.

Rétaux — Qu'a-t-elle dit ?

Jeanne — Ça lui a cloué le bec ! La Reine, très émue, m'a jeté quelques pièces et pour me manifester

son soutien, elle m'a offert ce pendentif. Elle m'a dit de me présenter au bureau des généalogistes, afin qu'ils déterminent l'authenticité du document et que si tel était le cas, j'obtiendrais une pension.

Rétaux — Ah ! Tu vois ? C'est bien de cela qu'il s'agit, une pension !

Jeanne — Évidemment ! Je n'ai pas fait tout cela pour un misérable pendentif. Une pension serait la bienvenue pour nous sortir de cette misère, crasse !

Rétaux — Ah ! Tu m'as fait peur. J'ai cru un instant que tu étais sérieuse. Et donc, tu es allé voir les généalogistes ?

Jeanne — Bien sûr ! Je me suis empressée, avec le pendentif autour du cou, en guise de trophée. Ces idiots m'ont regardé avec des yeux écarquillés comme s'ils avaient vu le messie en personne.

Rétaux — Finalement, ce pendentif te sera plus utile que tu ne le penses !

Jeanne — Oui, mais je me méfie des gratte-papier ; pour se faire valoir, ils sont capables d'aller débusquer la moindre anomalie qu'ils pourraient exploiter afin de ne pas avoir à dénouer les cordons de la bourse royale. Ils courraient ensuite, gonflés de leur zèle, se vanter auprès de la cour et du Roi qu'ils ont, *in extremis*, déjoué les plans subversifs d'une intrigante qui aurait pu mettre en péril les finances de l'État.

Rétaux — Tu exagères ! Toujours dans la surenchère ! Si tu as l'appui de la reine, ils seront dans leurs petits souliers.

Jeanne — Espérons ! Que le père Hèlory, le saint patron de la justice, t'entende !

Rétaux — Amen ! Où est ton mari ? On ne le voit pas beaucoup ces temps-ci.

Jeanne — Je ne sais pas ! Il traîne. Il fait semblant de chercher du travail, pendant que moi, je m'échine à trouver des solutions pour le confort du ménage.

Rétaux — Il a l'air bizarre, depuis quelques jours.

Jeanne — Depuis que tu es là !

Rétaux — Oui ! Sans doute. Je suppose que ce n'est pas facile pour lui.

Jeanne — Tu le lui demanderas ! Moi, chaque fois que j'ouvre la bouche, il me fait une scène.

Rétaux — Pourquoi ?

Jeanne — Il me reproche d'être trop dépensière, que nous n'avons plus le sou, et blablabla et blablabla !...

Rétaux — L'imbécile ! Il n'a pas compris que pour gagner gros, il fallait miser gros.

Jeanne — On est bien d'accord ! Tout est dit !

Rétaux — Il est quand même frileux, ton Nicolas. Il faudra que je le secoue un peu.

Jeanne — Secoue-le, je te l'autorise, ça ne lui fera pas de mal.

(Ils sortent)